



La maison lobi : le relevé, méthode et résultats

GIOVANNA ANTONGINI, TITO SPINI

Dans toute société, l'organisation territoriale est l'un des premiers parmi les actes culturels fondamentaux. Batissant sa propre maison, l'individu "repropose" le geste fondateur du premier homme. Par sa forme, par son orientation et par ses rapports avec l'espace environnant, l'habitation représente le double de l'univers. L'ensemble de ces facteurs fait de la maison un champ privilégié pour la lecture des complexités structurelles d'une communauté donnée.

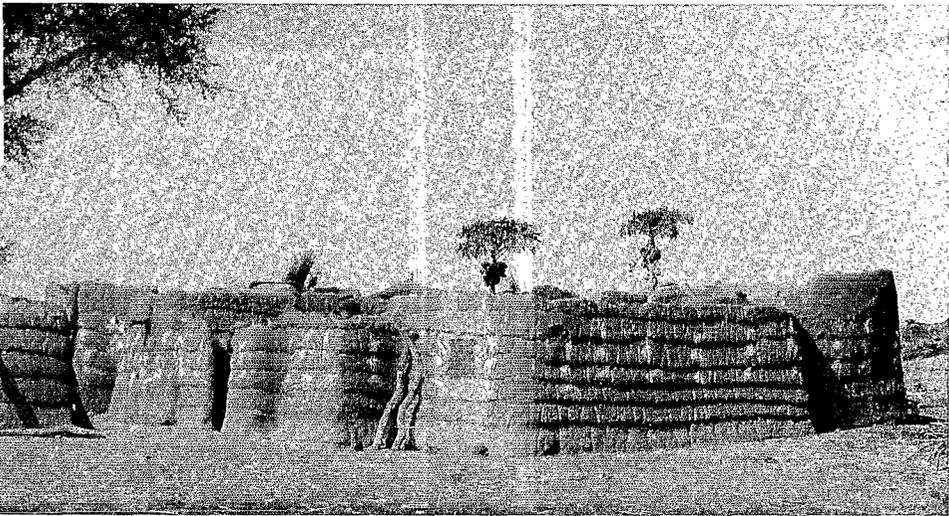
Dans le domaine de l'anthropologie de l'espace, discipline qui analyse les typologies et les caractéristiques des emplacements humains, certains éléments paraissent s'imposer, à savoir : limites, tensions axiales, concepts de centre, de seuil etc. Chaque société projette dans l'espace où elle vit, et avec encore plus d'évidence dans sa propre maison, sa vision du monde et, dans le même temps, elle y inscrit l'image qu'elle a d'elle-même ; elle s'y reflète, se raconte.

La toute première impression pourrait conduire vers la théorie d'une parfaite symbiose entre homme et nature, un rapport organique à l'intérieur duquel l'individu n'aurait d'autre fonction que de seconder l'équilibre primordial. Au contraire, l'analyse montre que cette harmonie est le résultat d'un savant accord entre différents protagonistes, d'une vigilante et soigneuse évaluation des ressources naturelles, de l'adhésion à un système complexe de conventions, d'obligations et d'interdits, de l'acceptation de hiérarchies plus ou moins explicites et, surtout, de la volonté de déléguer à un monde surnaturel la solution aux questions pour lesquelles les instruments juridiques et les ressources naturelles s'avèrent insuffisants.

Il y a une évidente réciprocité entre culture et environnement, une ligne d'échange à double sens : l'homme marque et modifie continuellement l'espace habité et s'adapte continuellement à ses mutations ; mais son circuit de relations ne se limite pas à la confrontation avec le milieu naturel ou aux rapports avec d'autres individus, il implique aussi d'incessants accords avec les êtres dont il peuple le monde surnaturel : l'espace mythique et l'espace de la perception s'entrecoupent, les systèmes symboliques et les systèmes de valeur en découlent tout logiquement.

Notre méthode de travail, principalement fondée sur le

*Page de gauche : Maison à
Nidmena (région de Kampti)*



*Maison à Binseo
(région de Batié-Nord)*

relevé des "signes matériels", utilise comme instruments de base la photographie, les interviews, l'analyse métrico-graphique ; une méthodologie qui permet de relever les données le plus "objectivement" possible, de vérifier la dynamique des variations : reprise graphique et photographique du même sujet, nouveau passage du même questionnaire au cours des années. Nous avons souvent remarqué qu'un objet observé en image photographique, c'est-à-dire disjoint de son usage et de sa matérialité, autorise des commentaires plus libres de la part de son usager habituel.

Entre 1977 et 1981 nous avons examiné 61 "organismes d'habitation", expression que, dans le cas lobi, nous préférons au terme de village. Un relevé complet a été effectué de 3 "organismes" délimités par leurs *dithíla* respectifs (autels de la Terre) et de 102 maisons.

Le *dithíl* est communément représenté par un tas de pierres disposé au pied d'un grand arbre, sous lequel on enterre tous les maux (maladies, sécheresse, délits...) dont un territoire doit être préservé. Le *dithíl* n'est qu'un point mais il définit toute une aire ; un lobi qui déclare appartenir à un *dithíl* indique par là-même l'unité territoriale où il construit sa maison, cultive ses champs, "enracine" ses autels familiaux.

A titre d'exemple de notre approche, nous avons choisi Djilegnora (canton de Kampti). Dans une première phase, accompagnés par le *dithíldaàr* nous parcourions le périmètre en relevant ses bornes. Les arbres, les pierres, le marigot délimitent une unité spatiale définie, qui "contient" l'ensemble des relations de ses habitants, une totalité donc qui représente et englobe valeurs, hiérarchies, rapports. Ensuite nous cherchons à repérer les différentes formes de relations existant entre cet espace et les hommes, les femmes et les enfants. A l'intérieur de conceptions culturelles codifiées, chacun qualifie différemment ses liens et

ses parcours : très divers sont les lieux effrayants ou rassurants, les lieux du travail ou du jeu. Les bosquets où les néophytes reçoivent des enseignements pendant leur initiation (*j̄r̄r̄*) évoquent des images fort différentes chez les jeunes et chez les adultes. De même le point d'eau a une valence différente pour un homme ou pour une femme. Les récits de fondation, les légendes, les événements, les épisodes de la colonisation française ainsi que les réseaux des droits et des rapports nous permettent de dessiner un plan des axes et des tensions qui relie ce territoire. Dans le cas de Djilegnora, la première préoccupation des occupants étant la défense, une ligne virtuelle joint les deux lieux consacrés aux deux fondateurs Manko Sib et Basseko Da à une colline, place réservée à la préparation du poison pour les flèches. A l'intérieur de cette zone protégée : l'autel de la Terre, les maisons, les tombeaux, le point d'eau et toute une multitude de signes presque imperceptibles mais capables de faire ressortir les complexes imbrications de l'histoire du groupe.

En s'approchant de la maison, l'échelle de lecture se modifie, les signes expriment les caractères individuels ; la maison-forteresse lobi, outre sa forme, est protégée par un champ de liens métaphysiques, que l'on pourrait définir comme des "théohypses", indiquant par ce terme des lignes formées par un ensemble de points sacrés, tissés par les autels familiaux. Un bâton en fer placé sur le toit assume la fonction de "vautour", d'antenne-sentinelle de ce système d'alerte, il intercepte les signaux d'alarme et les transmet



Ci-dessus : "Fer-sentinelle" à Harkoza (région de Kampti)

Ci-dessous : Autels familiaux à Tyorpanao (région de Kampti)

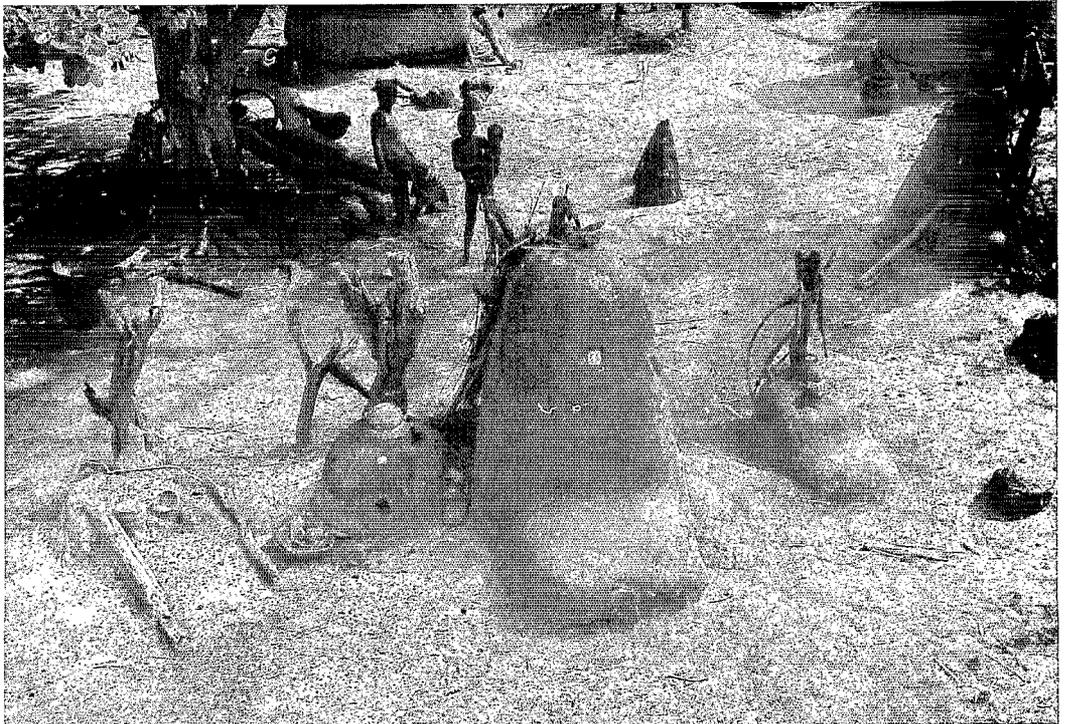
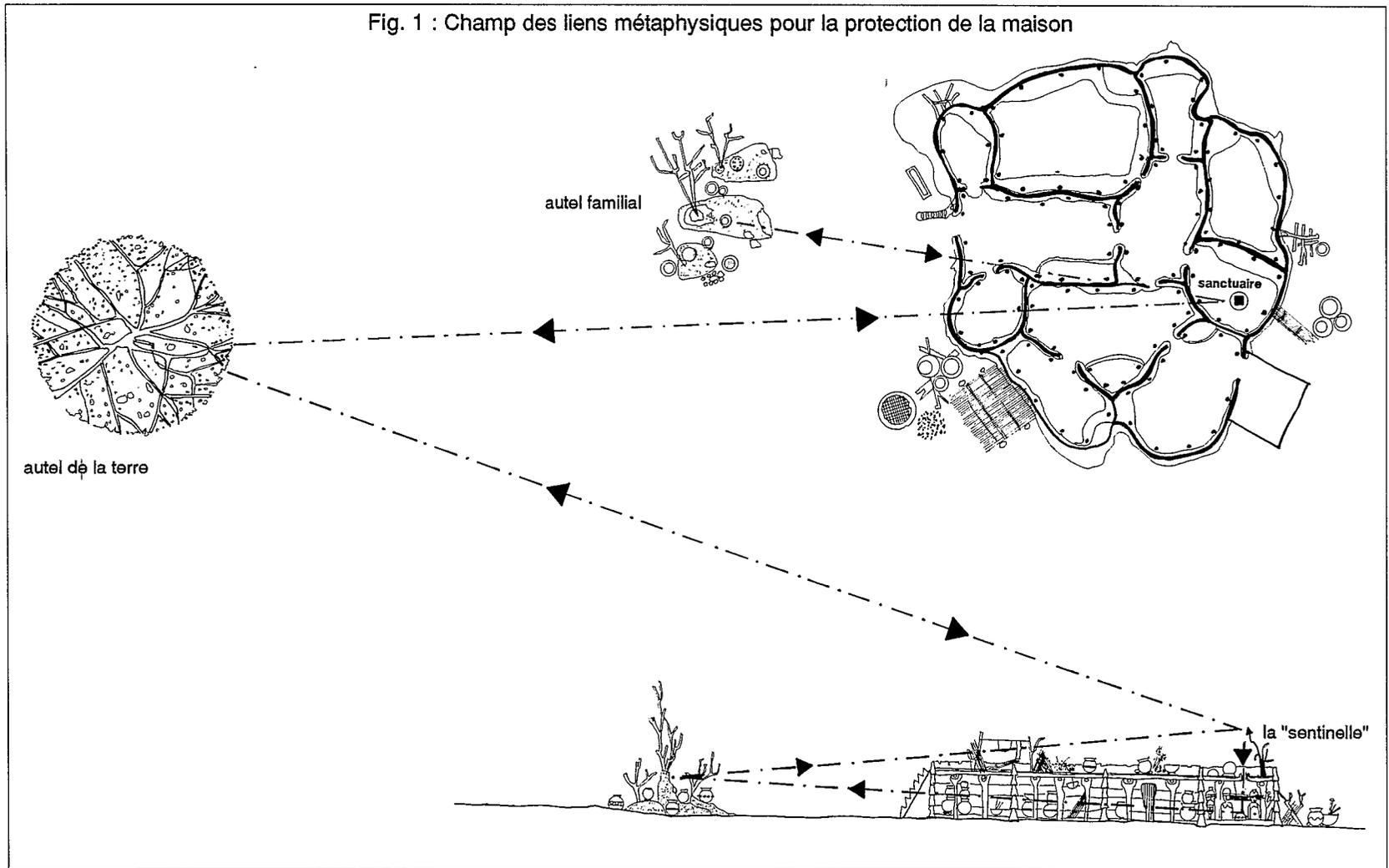


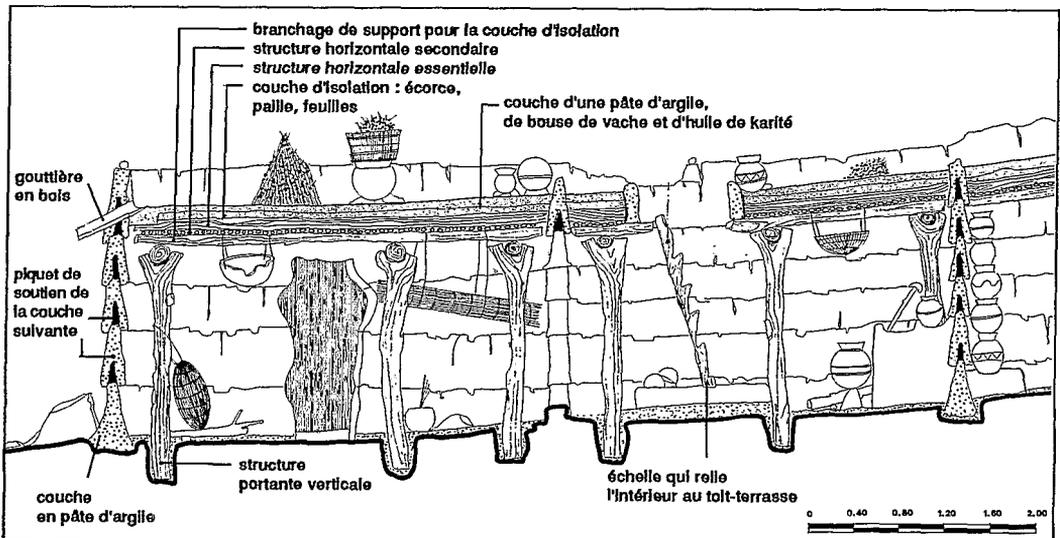
Fig. 1 : Champ des liens métaphysiques pour la protection de la maison

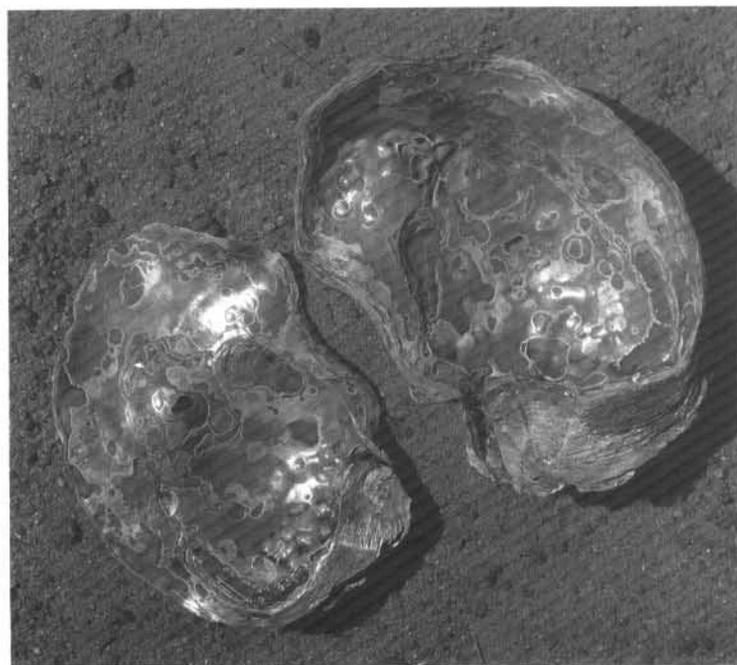
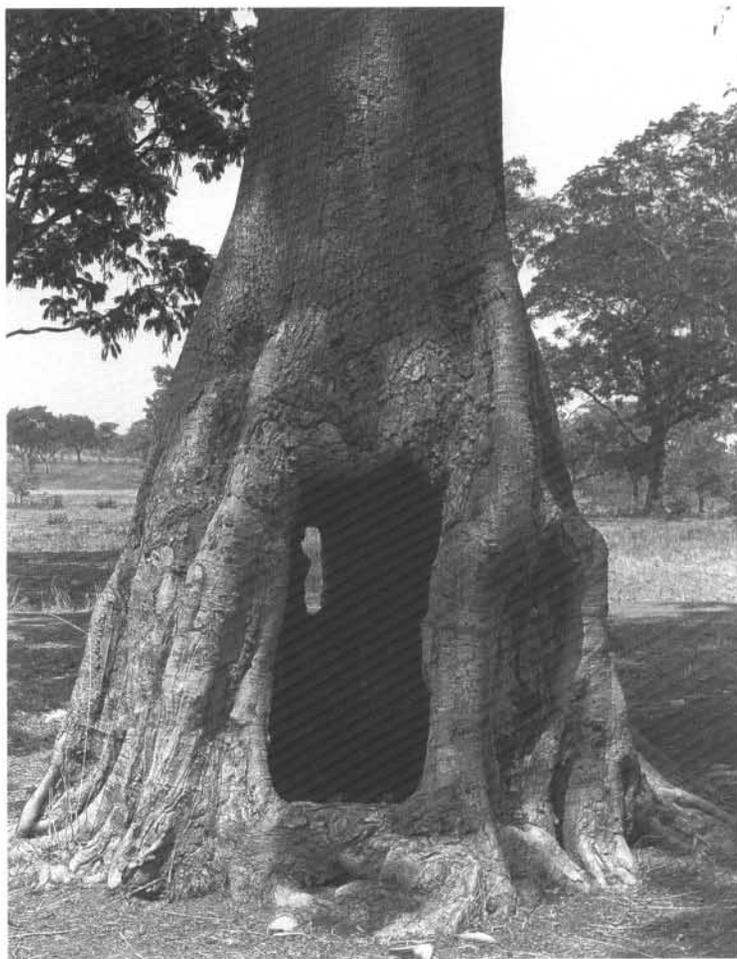


aux supports matériels des ancêtres logés dans le sanctuaire domestique (*thil duù*) grâce à une bande de coton qui, selon les Lobi, fonctionne comme le "télégraphe" ; à leur tour les ancêtres alertent les autels extérieurs. L'ensemble de ce système de forces est projeté vers l'autel de la Terre, suprême garant de la communauté (fig. 1).

Le choix du terrain sur lequel un Lobi construit sa maison est conditionné par un ensemble de facteurs : la parenté ou les rapports d'alliance qui autorisent le maître de la Terre à donner en usage une parcelle de terre, la réponse à des rituels destinés à détecter l'éventuelle présence de forces contraires, d'ordre matériel ou surnaturel. La première phase de la construction est confiée au "traceur" (*kenkirindar*), rôle que nous n'avons jamais rencontré ailleurs, qui a l'unique charge de dessiner sur le terrain avec sa houe le périmètre de la maison après avoir marqué avec un caillou l'endroit où s'ouvrira la porte et enterré à l'emplacement du futur sanctuaire domestique, quelques épis de mil, des débris de poterie avec un peu d'eau et une boule de terre ramassée au pied de l'arbre-autel de la terre. Ensuite la construction devient une activité collective à laquelle participent parents et voisins ; l'homme chargé de diriger les travaux recevra un coq et 2000 cauris pour la porte d'entrée, 40 cauris pour chaque passage intérieur et 60 cauris pour l'accès au sanctuaire. Quand la première couche, faite d'argile pétrie avec de l'eau et de la paille (sur laquelle sont posés des piquets du même matériel qui supporteront la deuxième couche) est terminée, un repas est offert à tous les participants qui reviendront deux ou trois jours après, le temps que la terre sèche, pour continuer la construction. Un deuxième repas est offert quand la pose de toutes les couches est achevée (fig. 2). En principe, les murs sont composés de cinq ou six bandes de terre superposées mais dans la zone proche de la Volta Noire nous

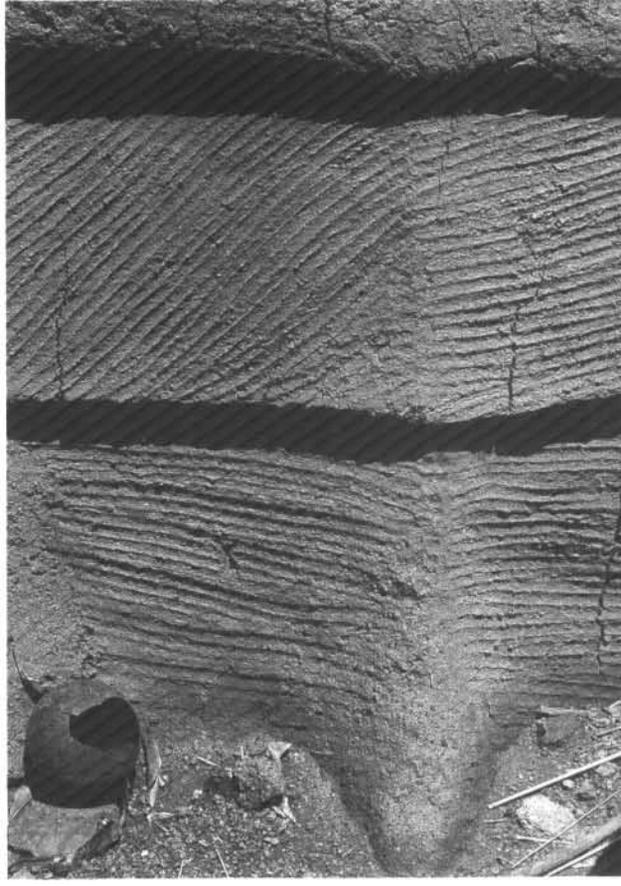
Fig. 2 : Coupe structurale





La maison-racine, la maison-arbre. Le baobab autrefois utilisé comme abri par les chasseurs et devenu un modèle archétype.

La maison - coquillage, "la maison lobi est comme l'intérieur d'un coquillage du grand fleuve. On peut y habiter et s'y cacher"



avons trouvé des maisons qui en avaient sept. Ce fait semble confirmer ce que disait un vieux chef de famille de Vurbira "seul un homme très très fort a le droit de posséder une maison à sept couches s'il l'a bâtie dans une année de *jōrō*".

Les piliers en bois sont posés par les hommes tandis que les femmes s'occupent de damer le toit-terrasse. Les murs n'ont qu'une fonction de délimitation, le poids du toit-terrasse (environ 150kg par mètre carré) étant supporté par les piliers en bois. Cette technique de construction qui rend la structure portante indépendante des murs simplifie la réfection des parties endommagées par les pluies, et permet d'ajouter ultérieurement des chambres ou d'ouvrir de nouveaux passages intérieurs. Tous ces travaux s'effectuent sans interrompre la continuité de l'usage des lieux.

Les expériences tirées de l'observation des phénomènes naturels, les analogies entre le mythe et la réalité, les aléas de l'histoire influencent et établissent les modèles de forme et les solutions de construction de la maison lobi. La forme polylobée, la hauteur réduite des chambres, le labyrinthe des parcours intérieurs répondent aux nécessités statiques et à la protection contre les grandes pluies, ainsi qu'aux conditionnements des matériaux disponibles. Toutefois, dans les descriptions des habitants interviennent davantage les références à des modèles archétypiques. Entre autres, le baobab : son écorce plissée rappelle les rayures pratiquées dans l'enduit, les deux surfaces facilitent l'écoulement des eaux ; les ondulations du tronc et les racines superficielles de l'arbre, tout comme le contreventement des murs, en assurent la statique. Ajoutons que les chasseurs utilisaient autrefois les troncs creux du baobab comme abri.

Une deuxième image évoquée par nos interlocuteurs est celle d'un coquillage (*Heteria elliptica*), que l'on trouve dans la Volta Noire. Ce coquillage, comme la maison, présente deux surfaces superposées ; l'une interne divisée en plusieurs alvéoles, l'autre externe qui figure les mêmes subdivisions ; l'affleurement des parois sur le toit-terrasse délimite des "zones" qui correspondent pour les droits de propriété et d'usage aux "zones" de l'intérieur. Une légende populaire raconte que dans le lit du fleuve on rencontre des gens à la peau blanche et aux cheveux longs qui habitent dans des coquillages.

L'analyse de plus d'une centaine de plans de maisons, relevés en suivant l'ordre chronologique adopté par le "traceur", a mis en évidence un symbolisme hiérogamique exprimé par la forme d'un sexe masculin (le pénis étant figuré par le vestibule, les testicules par l'endroit où l'on dépose la bière de mil pendant la fermentation et par l'endroit où les poules viennent couvrir leurs œufs) englobé dans un sexe féminin (le vagin, les chambres des épouses) (fig. 3, 4, 5). Bien que le dessin anthropomorphique, en tant que notion abstraite, ne soit pas reconnu par les Lobi,

l'analyse de l'utilisation et de l'attribution de ces espaces fait ressortir une "dimension vécue" de la hiérogamie. Le vestibule est le lieu de la maison qui représente le chef de la famille : il y garde son carquois et ses flèches, l'étranger y est reçu. C'est l'espace masculin par excellence, bien qu'il y ait aussi un élément féminin : la meule en pierre utilisée par les femmes pour écraser le mil. L'association semence-graine-sperme est évidente, la connotation sexuelle de la meule apparaît bien dans la coutume obligeant une veuve à recouvrir les cavités de la meule avec des poteries renversées car "elle n'écrasera jamais plus le grain de son mari". Si la veuve est âgée ou bien n'a plus l'intention de se remarier, elle peut même briser sa meule pour signifier qu'elle n'aura plus de rapports sexuels.

Pour ce qui concerne les deux pièces situées à côté de la porte d'entrée, lieu où l'on trouve de la levure pour la fermentation de la bière de mil et des œufs couvés, l'explication serait le rapport symbolique existant entre la levure, les œufs et la fertilité.

L'axe fondamental d'orientation suit une ligne qui relie l'est à l'ouest, points auxquels sont attribués des caractères d'ambivalence.

La porte de la maison ne doit jamais s'ouvrir du côté du soleil levant car "de là viennent toutes les choses dangereuses ou méchantes" : les vents et les orages les plus violents, les âmes des morts qui n'ont pas encore rejoint les ancêtres et qui errent en attendant de traverser le fleuve ; mais, en même temps, c'est à l'est que le soleil se lève, c'est de là que viennent les ancêtres et la pluie nécessaire aux récoltes. L'ouest est considéré comme libérateur ; sur le chemin qui part de la maison en direction de l'ouest, le guérisseur dépose les cendres et les restes des racines et des feuilles utilisées pour la fabrication des médicaments :

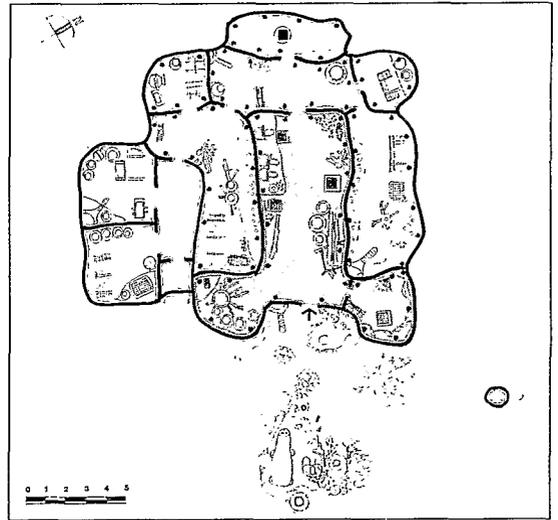


Fig. 3 : Maison de Gbalankité Nufe, Bandajara

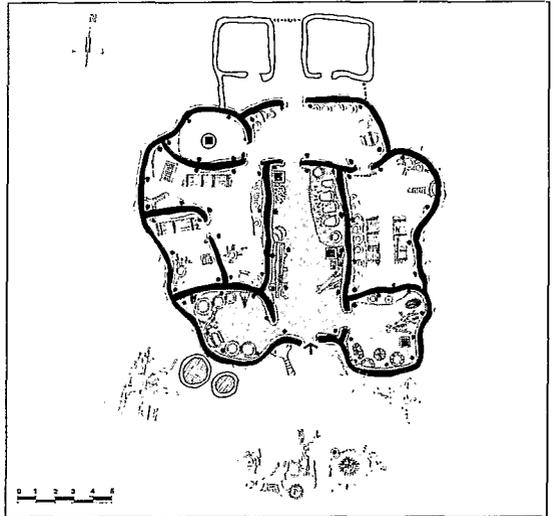


Fig. 4 : Maison de Datinte Hien, Djilegnora

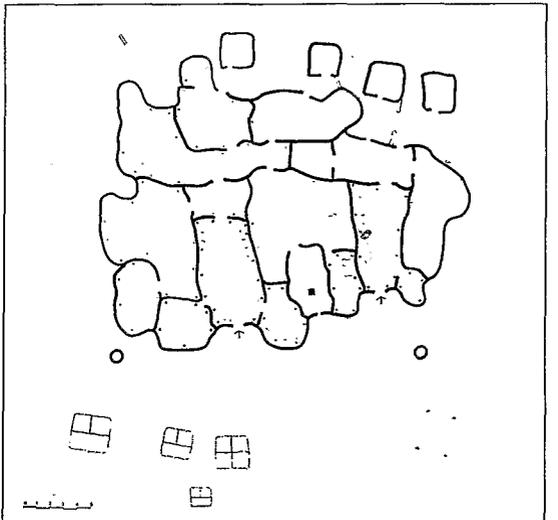
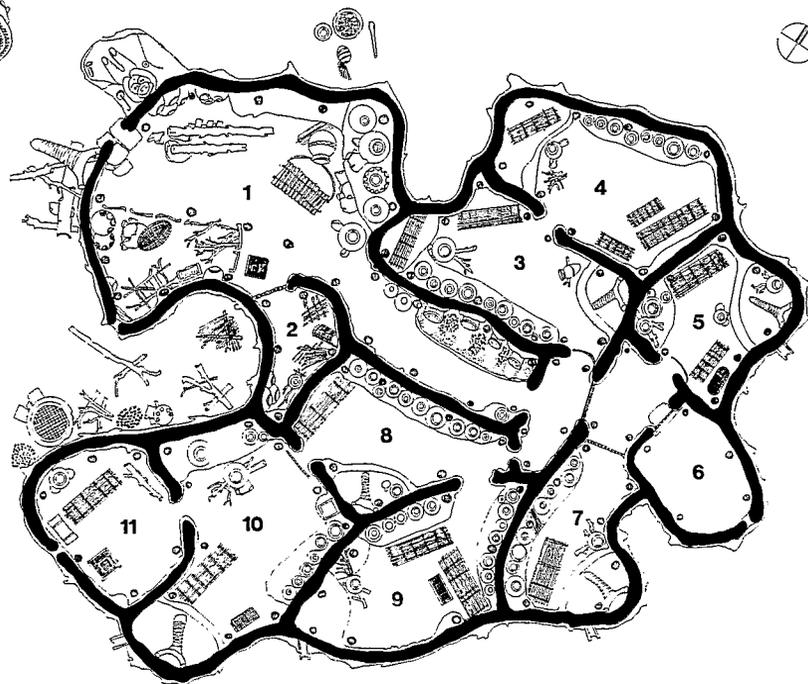
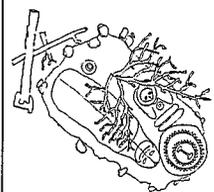


Fig. 5 : Maison de Nessaté et Hombori Kambou, Djilegnora

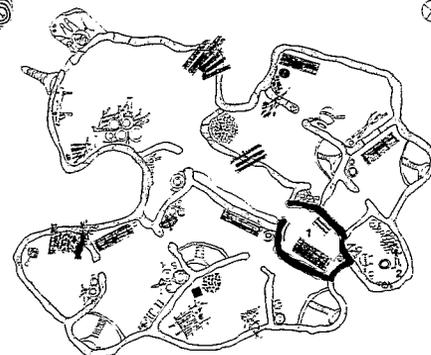
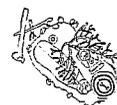
Fig. 6 : Plan de la maison de Tioferé Hien, Poltianao



0 1 2 3 4 5

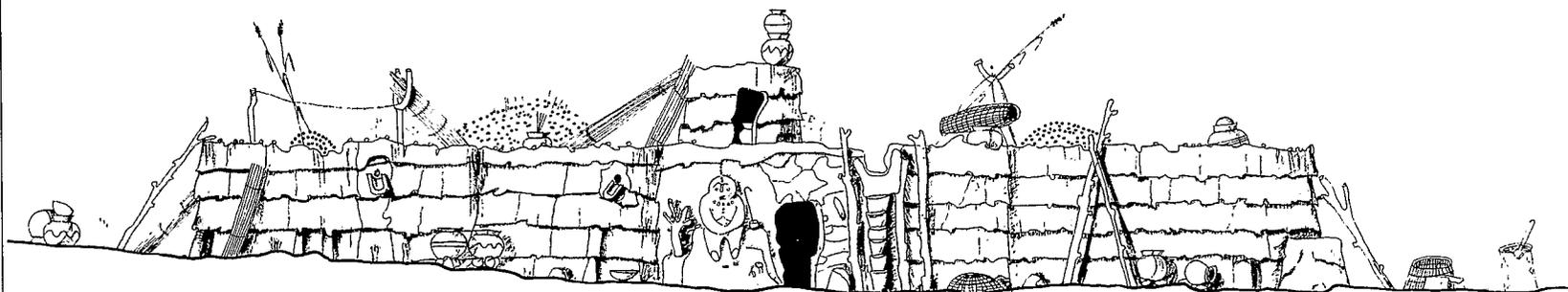
Plan du toit-terrasse

1. Chambre réservée au chef de famille
2. "Sentinelle ; bâton en fer placé au-dessus du sanctuaire

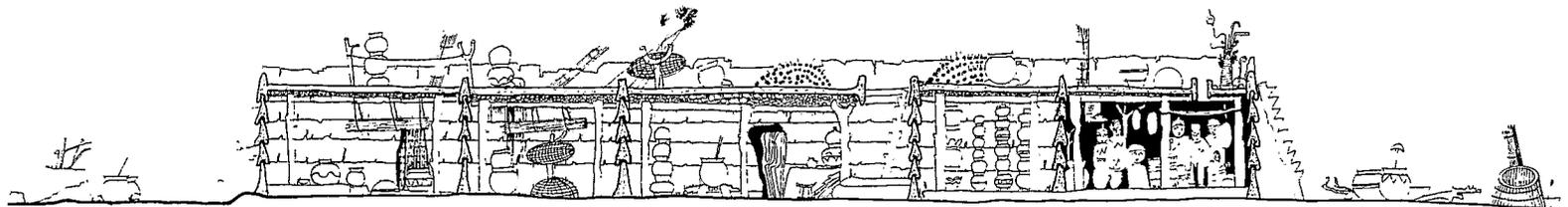


- 1 entrée-chambre commune
- 2 poulailler
- 3 chambre de la 4ème femme (décédée)
- 4 chambre d'une fille veuve
- 5 chambre de la première femme
- 6 sanctuaire de la famille
- 7 chambre de la 3ème femme
- 8 chambre d'une belle fille
- 9 chambre d'une belle fille
- 10 chambre de la 6ème femme
- 11 chambre d'une fille

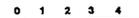
Fig. 7 : Maison de Tiofere Hien, Poltiano

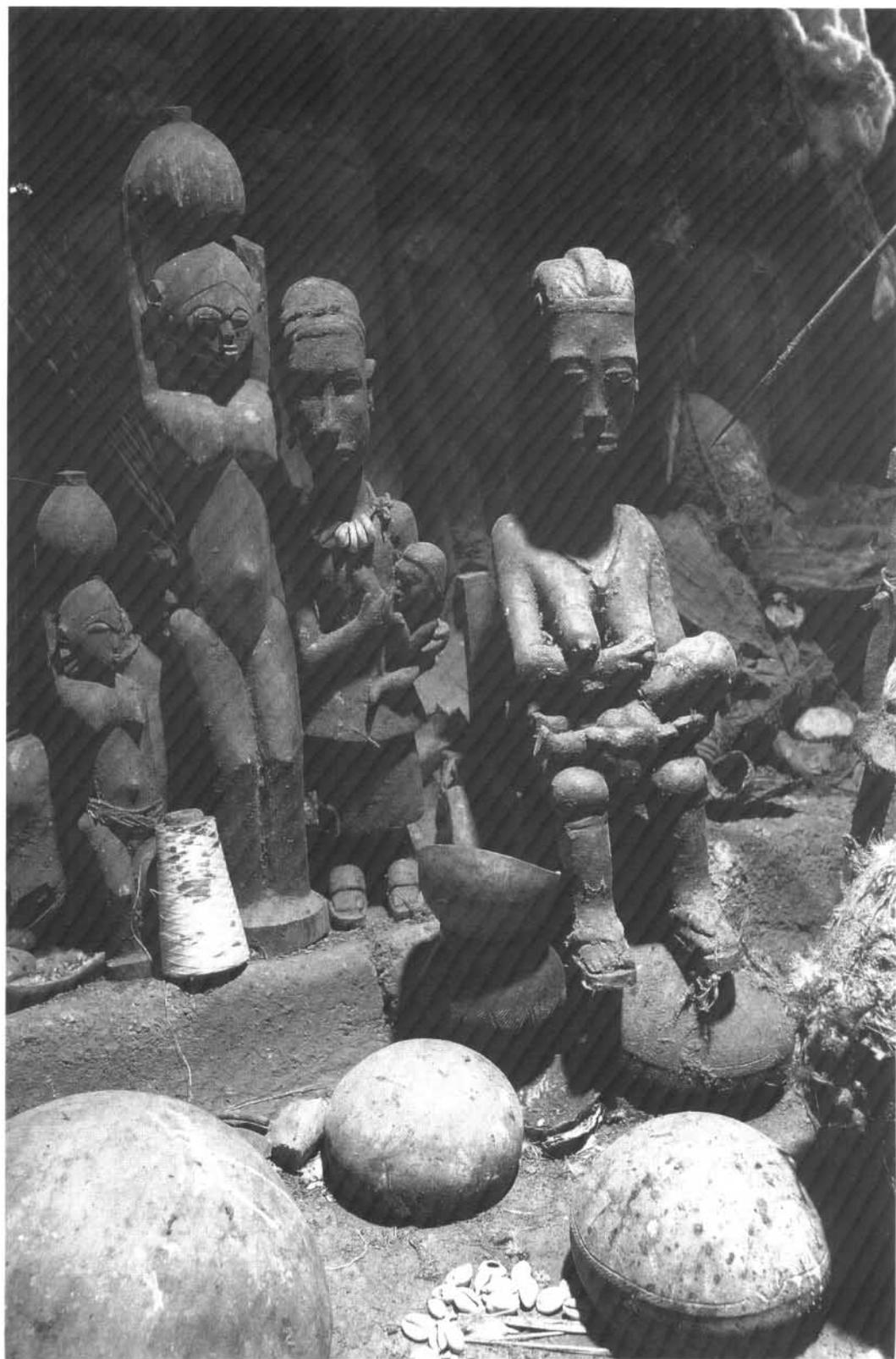


Façade Ouest

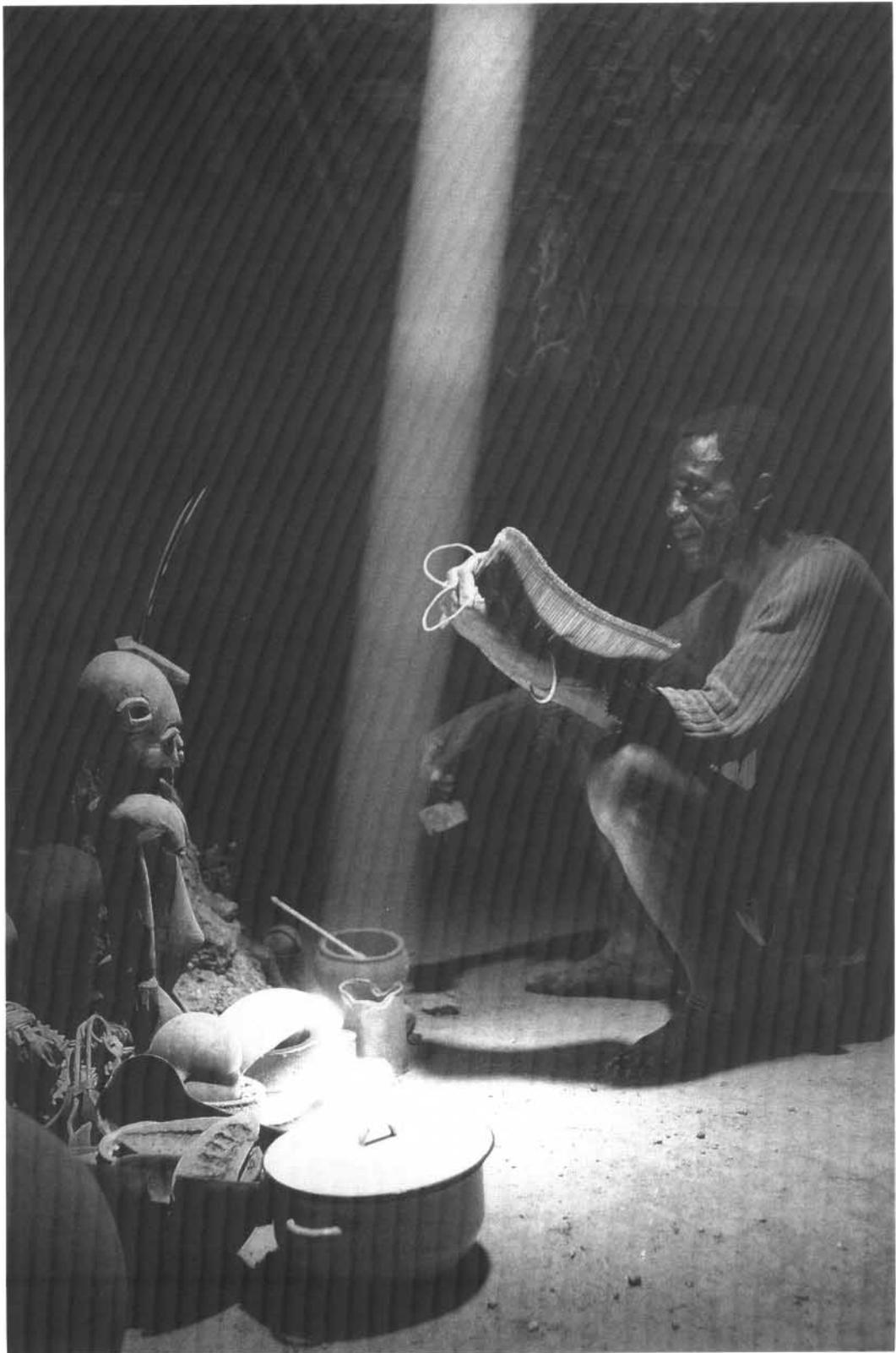


Coupe longitudinale





Thilduù de Tioferé Hien, Poltiano (région de Kampti) -1979



Thilduù de Hizuone Kambou, Mamena (région de Kampti) - 1979

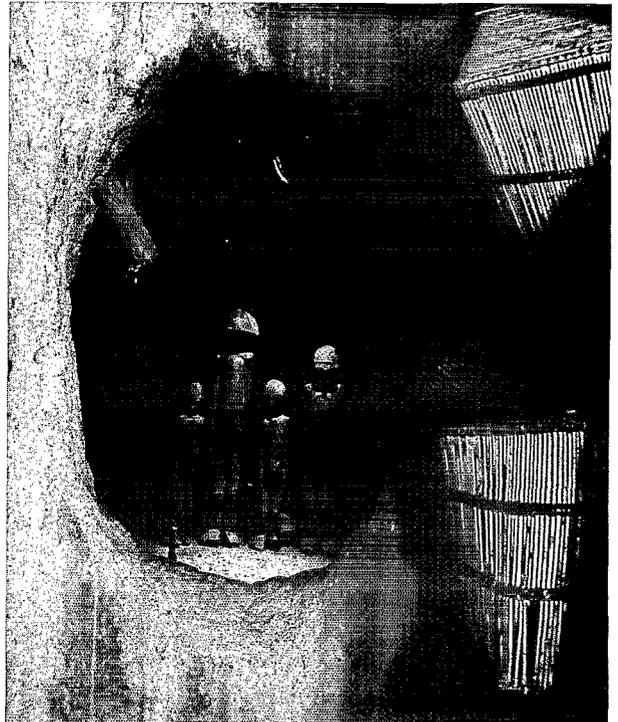
"Tangba, Dieu, emportera tous les maux ainsi qu'il emporte le soleil à la fin du jour".

La masse compacte de la maison lobi présente néanmoins quelques points fragiles constitués par les nécessaires solutions de continuité : l'unique porte et les quelques rares trous qui permettent à l'air et à la lumière de pénétrer à l'intérieur de la maison. Chacune des fêlures de la courtine défensive est liée à des fonctions, à des interdits et à des exorcismes particuliers. En face de la porte, proches au point d'en gêner l'accès, s'érigent les autels de la famille ; au-dessous du seuil, où une pierre posée crée une marche qui souligne la séparation avec l'extérieur, est enterré un "remède" avec 19 cauris (la première offrande pour demander une femme en mariage étant de vingt cauris, on en enlève un pour "ne pas trop prétendre") ; au-dessus de la porte, une petite poterie cachée contient un médicament contre les voleurs. Jusqu'à son départ dans la maison de son mari, une jeune fille dort dans une petite chambre à laquelle on accède en passant par celle de sa mère. Si son prétendant n'est pas accepté par sa famille, celui-ci, la nuit, introduit en cachette, un bâton dans le trou du mur ; si elle le tire vers elle cela signifie qu'elle accepte de le rencontrer, sinon, elle repoussera le bâton (fig. 6, 7).

Le sanctuaire domestique communique avec l'extérieur par deux trous : l'un débouchant sur le toit-terrasse le met en relation avec le bâton-sentinelle en fer dont on a déjà parlé, l'autre s'ouvre dans le mur en direction de l'est. Ce dernier orifice, qui normalement est bouché par des touffes de cheveux, est ouvert par l'officiant pendant les rituels pour permettre aux esprits des "morts-errants" de pénétrer, afin de joindre leurs voix à celles des ancêtres et de retrouver ainsi, pour quelques brefs moments, leur place au sein de la famille.

Nous n'avons fait qu'effleurer ici à travers une série de "photogrammes" choisis parmi des milliers d'autres possibles la complexité et la particularité des rapports et des solutions qui lient un individu à son milieu. En rappelant le titre de cet exposé "le relevé, méthode et résultats", il faudrait encore ajouter qu'une importante clef de compréhension nous a été offerte par l'opportunité de partager les espaces et le temps de nos hôtes en dehors des limites rigides de l'enquête. Par exemple, bien des informations sur le monde des femmes, leurs sentiments à l'égard de la maison natale, du mari ou des co-épouses ainsi que les échos des plaintes réprimées pour un mari imposé ou pour les douloureuses expériences vécues sur les chemins du *jə r ɔ*, nous sont parvenus par l'intermédiaire des chants de travail et des berceuses des femmes. Le chant était l'occasion d'exprimer en toute liberté des arguments normalement interdits par la coutume.

Au cours des longues marches à pied pour rejoindre des maisons isolées dans la brousse, nous avons eu l'occasion de découvrir des modes de classification et des comportements envers les éléments de la nature : eau, plantes, animaux etc. Chaque nuit sur les toits-terrasses un membre de la famille, ou un étranger de passage, récitait des contes ou des légendes qui se mêlaient aux faits quotidiens. On pourrait considérer cet ensemble de signes parlés ou muets comme autant de feuilles transparentes qui, superposées à d'autres, concernant l'organisation sociale, les systèmes religieux, l'histoire, la production, la parenté, la langue et ses catégories sémantiques, seraient en mesure de reconstituer un dessin global, instrument nécessaire à la connaissance de la réalité lobi.



*Thĩlduũ de Daku Kambou, Tentoura
(région de Kampti) - 1979*